

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

La visite continua, on déplia la « faja » en crêpe de Chine rouge servant de ceinture au Prussien ; il en tomba une bourse assez bien garnie de piastres, réales en argent, onces et demi-

même temps que deux autres affidés de don Estevan procédaient eux à la visite des harnais du cheval du Prussien. Cette double visite dura longtemps sans produire le moindre résultat.

— Ce n'est pas tout, se disait Sidi Muly en se frappant le front avec dépit, il doit y avoir autre chose.

Mais toutes les recherches étaient infructueuses.



... vous êtes ma vie, Luis ; si vous me manquiez tout me manquerait.

onces en or ; mais parmi ces pièces, Sidi Muly, qui ne laissait rien passer, aperçut un ochavo de cuivre à l'effigie de l'empereur Maximilien, ce prince malavisé qui fut si sottement se faire fusiller au Mexique, quand il lui aurait été si facile de vivre heureux et exempt de tout souci dans son délicieux palais de Miramar.

Cet ochavo était percé de trois trous en triangle ; cela n'était rien en apparence, cependant Sidi Muly remit l'ochavo à don Estevan, qui le serra en hochant la tête.

Puis on procéda à l'examen sérieux et minutieux des vêtements, depuis les souliers jusque et y compris le sombrero, en

Peters Batt restait toujours impassible, seulement un sourire railleur s'esquissait légèrement sur ses lèvres minces.

Tout à coup Sidi Muly enleva au Prussien la cravate de mousseline de couleur que celui-ci portait au cou, roulée en corde et attaché par un anneau à épingle.

Cette cravate, dont le tissu était d'une finesse extrême, présentait cependant une assez grande épaisseur.

L'ancien spahis la déplia avec une ardeur fébrile en répondant par un regard de triomphe au regard désolé que malgré son impudence cynique, le misérable n'avait pu retenir sous ses paupières voilées.

La cravate était doublée d'un mouchoir de fine batiste, portant à l'un des coins, admirablement brodés, ces deux lettres gothiques entrelacés : L. T. Les trois autres coins avaient un nœud, le premier renfermait un réal, le second une piastra en or, le troisième un quart d'once en or.

Ces trois pièces, de même que celle en cuivre trouvée dans la bourse, étaient à l'effigie de l'empereur Maximilien et percées en triangle ; seulement le cordon des pièces avait été enlevé à la limo et remplacé par des dents en forme de soie.

— Cette fois, je crois que c'est tout ; dit Sidi Muley en goguenardant, et remettant le mouchoir à don Estevan ; il y a là assez de preuves pour faire brancher ce digne Tedesco, qu'en pensez-vous senor ? Attendez encore un instant, ajouta-t-il comme s'il lui venait une pensée subite.

— Quo veux-tu faire ?

— Vous allez voir, senor ; je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée que le plus précieux reste à découvrir encore.

Le Prussien tressaillit et lui lança un regard de tigre, aussitôt intercepté par le rusé spahis.

— Allons, dit-il en haussant dédaigneusement les épaules, tu n'es qu'un imbécile ; je n'étais certain de rien, et tu me prouves que je ne me suis pas trompé ; tu ne sais pas ton métier, mon camarade ; on ne monte pas le coup à un vieil Africain comme moi, qui, pendant dix ans a tanné le cuir aux Arabes, des gailards autrement malins que toi, si Prussien que tu sois.

Il s'approcha alors du cheval.

— Voyons un peu, dit-il, vous avez visité les harnais ?

— Oui, Sidi Muley, je te réponds qu'il n'y a rien de caché, répondit un métis nommé El Rubio, — le blond, — par antiphrase sans doute, car il était jaune comme un coing.

— Je m'en rapporte à toi, je sais que tu es consciencieux, mais tu as oublié les étriers.

— GOD FERDUM ! murmura Peters Batt avec désespoir, cet homme est un démon !

— Sois calme, cher ami, prends patience, ce sera bientôt terminé, dit l'ancien spahis en riant.

— Je préfère parler tout de suite ! s'écria le Prussien hors de lui.

— Tout à l'heure ; laisse-moi faire, reprit Sidi Muley.

Les étriers mexicains ressemblent beaucoup aux étriers arabes, particulièrement ceux de la basse classe ; ceux-ci sont en bois, très épais et emboîtent le pied jusqu'au talon ; ils sont souvent entièrement garnis de cuir.

— Ne trouves-tu pas, dit Sidi Muley au Rubio, tout en soulevant les étriers, qu'ils sont bien légers pour leur épaisseur ?

— En effet, répondit le métis après un instant, d'où cela peut-il provenir ? je ne l'avais pas remarqué.

— Enlève avec ton couteau le cuir qui garnit l'étrier par derrière seulement, tu sauras à quoi t'en tenir à ce sujet.

El Rubio ne se le fit pas répéter, il déboucla la courroie et enleva l'étrier dont il fit sauter aussitôt le cuir.

— Eh ! s'écria-t-il, regarde donc, Sidi ?

— Une rainure, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui.

— Très bien, fais la même opération à l'autre, maintenant ; comprends-tu, le fond est évidé, de façon à servir de cachette, c'est très ingénieux ; j'ai appris cela dans ma dernière campagne de Kabylie.

Tout en parlant ainsi, l'ancien spahis avait fait glisser, avec la pointe de son couteau, le fond disposé dans la rainure, et

avait mis à jour une cachette suffisante pour renfermer des papiers pliés très fins.

En effet, il sortit plusieurs papiers de cette cachette, et en prit autant des mains du Rubio, qui avait, dans le second étrier, trouvé une semblable cachette.

— Cette fois, c'est bien tout.

— Eh bien, non, ce n'est pas tout, s'écria Peters Batt, tu te trompes, le principal t'a échappé, c'est moi qui le remettrai volontairement à ce noble seigneur pour lui prouver que je ne veux pas jouer un double jeu avec lui, et qu'il peut se fier à moi.

— Humph ! il est un peu tard pour nous donner cette preuve, dit gaiement le soldat, nos mains sont pleines.

— Senor, reprit le Prussien, accordez-moi, je vous en supplie, un entretien secret de quelques minutes.

— Soit, répondit don Estevan, aussi bien je veux en finir, ceci n'a duré que trop longtemps déjà ; retirez-vous à quelques pas, senores, ajouta-t-il, mais sans cesser de veiller sur cet homme.

Les voyageurs obéirent, ils s'éloignèrent hors de la portée de la voix, et formèrent un cercle à travers lequel il était impossible de passer : seulement, ils eurent soin de rester assez près pour pouvoir accourir au premier signal.

L'entretien de l'espion et de don Estevan se prolongea pendant environ trente-cinq ou quarante minutes ; puis don Estevan rappela ses amis d'un coup de sifflet.

Ils se hâtèrent d'accourir.

Don Estevan avait mis pied à terre, il tenait un papier à la main.

— Senores ; dit-il, cet homme n'a rien voulu me dire de positif ni prononcer un nom quelconque ; il prétend, ce qui n'est pas vrai, j'en suis certain, qu'il ignore complètement la mission dont il est chargé ; il affirme qu'il devait remettre ces papiers et ce mouchoir à certaines personnes, qu'il rencontrerait à un endroit désigné, et lui ferait certains signes convenus de reconnaissance ; cela ne me semble pas admissible ; mais nous ne pouvons perdre davantage notre temps avec ce drôle ; pour en finir avec lui, j'ai obtenu ce papier écrit et signé par lui ; il reconnaît avoir vendu à don Agostin de Sandoval, moyennant la somme de dix mille piastres, tous les papiers, etc., que nous avons surpris sur lui ; il constate que cette vente est volontaire et sollicitée par lui ; nous signerons ce papier, mon frère don Jose et moi don Estremo de Sandoval comme témoins ; el Rubio partira à franc étrier pour faire signer cette pièce par don Agostin et apposer les cachets nécessaires ; Camacho restera près du prisonnier et veillera sur lui jusqu'au retour du Rubio.

L'espion en homme avisé, et qu'on ne prends pas à l'improviste, avait dans sa gibecière, non seulement plumes et encre, mais encore les papiers nécessaires à la rédaction d'un pareil acte pour qu'il fût valable.

Aussitôt que le papier eût été signé par les deux frères, le Rubio le prit, remonta à cheval, piqua des deux et s'éloigna à franc étrier.

— De ce train-là, il sera de retour avant le coucher du soleil, dit le spahis, en ayant soin de couper au court, ce qu'il fera probablement.

— Je le lui ai recommandé, dit don Estevan.

Peters Batt avait retenu précieusement dans sa mémoire ces deux noms de don Jose et de don Estremo de Sandoval, il avait ainsi appris, avec une épouvante secrète, que ces noms

étaient ceux de deux amis intimes du général don Lope de Torresillas.

Le Prussien ne connaissait aucun des noms de guerre de don Estevan, il ne l'avait jamais rencontré; il ne le connaissait donc que de réputation et sous son nom véritable de don Estremo de Sandoval.

— Attachez solidement ce drôle, qu'il ne puisse s'échapper, continua le jeune homme; tu auras une longue faction à faire, Camacho, mais il le faut mon garçon.

— Ne vous inquiétez pas de moi, señor, répondit le métis, vous savez que je vous obéis toujours avec plaisir.

— Je connais ton dévouement à toute épreuve; surtout souviens-toi qu'à la plus légère tentative d'évasion, je t'autorise à briser le crâne à ce drôle.

— Je n'y manquerai pas, señor.

— Tu sais où nous rejoindre, à ce soir; dès que l'homme que j'ai envoyé prendre la signature de mon père sera de retour, vous serez libre d'aller où bon vous semblera.

— Mais les dix mille piastres? demanda l'espion d'une voix cauteleuse.

— Et Rubio vous les remettra; je vous laisse la vie, profitez-en pour disparaître; souvenez-vous que j'ai entre les mains de quoi vous faire pendre cent fois pour une; si j'entends parler de vous, sur l'honneur, je ne vous manquerai pas. Adieu.

Les voyageurs se remirent en route en pressant l'allure de leurs chevaux, afin de rattraper le temps perdu.

— Je n'ai pas encore eu le temps de me rendre compte de ce que notre brave Diamant nous a fait découvrir si à propos, dit en riant don Estevan à don Luis, mais je me trompe fort, si le hasard n'a pas mis entre nos mains des armes précieuses au moment où nous y comptions le moins.

— C'est toujours comme cela, s'écria gaiement don Jose.

— En voilà un brave toutou! C'est un amour de chien, quoi! dit l'ancien spahis de plus en plus enthousiasmé de son ami Diamant.

Une heure plus tard, les voyageurs franchissaient à gué le Rio Grande del Norte, et entraient dans le Presidio.

— Ah! s'écria tout à coup don Luis en se frappant le front avec colère.

— Qu'y a-t-il donc? demanda don Estevan.

— J'ai oublié la surprise pour dona Mercedès.

— Rassurez-vous, frère, reprit don Estevan, mon père, Jose et moi nous y avons songé pour vous.

Cinq minutes plus tard, ils arrivèrent devant la demeure de don Juan de Dios Suarez.

## IX

Le señor don Juan de Dios Suarez reçut admirablement les visiteurs; il se montra charmé du retour de son futur gendre, qu'il aimait beaucoup, et dont il appréciait fort les hautes et belles qualités.

Le Ranchero ne voulut pas entendre parler du désir que don Estevan et don Jose de Sandoval paraissaient avoir de se retirer après une si courte visite; il n'était pas admissible, dit-il, que les meilleurs amis de don Luis Perez, les témoins choisis pour son mariage, habitassent autre part que chez lui; il leur fit tant et de si vives instances auxquelles don Luis joignit les sionnes, que les deux jeunes gens cédèrent à ces sollicitations et acceptèrent la généreuse hospitalité que don Juan de Dios Suarez leur offrait.

Le Ranchero leur serra cordialement la main, il leur choisit un appartement auprès de celui de don Luis et communiquant avec lui, et comme pour couper court à toute discussion, il se hâta de donner l'ordre que les bagages des deux jeunes gens fussent transportés chez eux; Luis après les avoir conduits lui-même jusqu'à leur appartement, il les laissa changer de toilette.

Don Estevan remit alors à don Luis Perez, au nom de son père, une cassette en argent d'un vieux travail et admirablement ornée, fermée à clef, en l'engageant à l'offrir ainsi à sa fiancée sans regarder ce qu'elle contenait, la priant de ne l'ouvrir que le lendemain matin en procédant à sa toilette de mariée; conditions que don Luis accepta pour être agréable à ses amis, bien qu'il fût très intrigué.

Les deux jeunes gens lui remirent ensuite en leur propre nom, deux écrins renfermant de magnifiques boucles d'oreilles, et un collier en perles, mais boucles d'oreilles et collier valaient un prix fou, à cause de la grosseur des perles, de leur pureté et surtout de la perfection de leur forme.

— Acceptez, frère, dit don Estevan, tout cela a été choisi par nos sœurs, ce sera pour elles une grande joie de savoir que votre chère Mercedès, qu'elles brûlent de connaître, s'en sera parée pour la cérémonie de son mariage avec vous, qu'elles aiment comme un parent et un ami.

— Chers frères, dit affectueusement don Luis en leur serrant les mains, vous avez une façon d'offrir qui rend tout refus impossible; pour vous prouver combien j'attache de prix à l'amitié qui nous lie, j'accepte pour Mercedès et pour moi, mais à une condition.

— Une condition? se récria don Estevan.

— Je la refuse à l'avance, ajouta don Jose en riant.

— Laissez-moi au moins vous la dire? reprit don Luis sur le même ton.

— C'est juste, répondit don Estevan, nous devons au moins l'entendre.

— Soit, puisque mon frère aîné est de cet avis, je me résigne; nous vous écoutons, Luis.

Don Luis sourit doucement, et leur tendant les deux mains, que les jeunes gens retirèrent dans les leurs:

— Ma condition la voici, mes frères, mais je vous en avetis, à moins d'un refus catégorique, je n'en démordrai pas.

— C'est effrayant! dit en riant don José.

— Que va-t-il exiger de nous, que nous ne puissions faire pour lui? ajouta don Estevan sur le même ton.

— Je veux, aussitôt après mon mariage, c'est-à-dire après-demain, partir avec Mercedès, et en votre compagnie, pour aller tout droit faire à votre père, à votre excellente mère et à vos charmantes sœurs, notre visite de noce, que nous prolongerons pendant au moins quinze jours.

— Ferez-vous cela véritablement, Luis? s'écria don Estevan avec une vive émotion.

— Vous vous y engagez? demanda don Jose avec joie.

— Je vous en donne ma parole; c'est votre faute, mes frères, et surtout la vôtre, Estevan, vous m'avez donné à moi qui n'avais personne à aimer, une famille charmante vers laquelle je me sens irrésistiblement attiré par toutes les forces vives de mon cœur; tant pis pour vous, mes frères, et maintenant acceptez vous cette condition?

La réponse était facile à prévoir, les jeunes gens lui serrèrent les mains sans rien dire, leur cœur trop plein pour qu'ils pussent parler.

Quelques instants plus tard don Luis, après avoir pris les deux écrins, quitta ses deux amis pour se mettre à la recherche de dona Mercedes, laissant Oregano à peu près guéri vaquer aux soins de son ménage et mettre tout en ordre.

La jeune fille savait déjà par son père le retour de son fiancé, elle l'attendait avec une vive impatience.

La conversation entre les deux fiancés fut ce qu'elle devait être entre deux cœurs véritablement épris l'un de l'autre, et qui aspirent au moment de voir couronner leur bonheur, ils se répétaient ces riens charmants, qui, la plupart du temps, n'ont aucun sens positif, mais qui sont comme une expansion du cœur, et par cela même, carressent si agréablement l'oreille.

Puis don Luis présenta à sa fiancée deux anneaux d'or bien simples, mais où leurs noms et la date de leur mariage étaient gravés; la jeune fille rougit d'une façon charmante et remercia son fiancé les yeux pleins de larmes mais que le bonheur seul faisait couler.

Don Luis présenta alors les deux écrins à Mercedes, en lui annonçant qu'ils lui étaient offerts par ses cousins et ses cousines de Sandoval.

La jeune fille ouvrit les écrins et poussa un cri d'admiration joyeuse en contemplant les merveilles qu'ils renfermaient.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est splendide, mais c'est trop beau pour moi.

— Rien n'est trop beau pour vous ma bien-aimée Mercedes, lui dit le jeune homme avec amour; demain vous effacerez par votre beauté virginale l'éclat radieux de ces perles, et vous les ferez valoir comme elles le méritent en les portant.

— Oh ! je n'oserais jamais m'en parler, dit-elle toute rougissante de joie.

— Il le faudra pourtant, ma chérie, si vous m'aimez comme je vous aime; ne pas vous en parler, serait faire presque une insulte à ces excellents parents qui sont si heureux de vous les offrir et qui nous aiment tant.

— Je vous obéirai, Luis, comme je le ferai toujours; vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, mon ami, mon fiancé que j'aime plus que je ne saurais vous l'exprimer.

— Chère Mercedes, dit-il avec âme, oh ! croyez-le, tous mes efforts tendront à vous rendre heureuse.

— Je le sais, mon ami, je connais votre cœur et la noblesse de vos sentiments; je saurai rester toujours digne de vous.

— Douce et charmante enfant ! reprit-il, moi aussi je vous connais et je sais tous les trésors de tendresse renfermés dans votre cœur qui ne bat que pour moi.

— Et toujours il en sera ainsi, Luis, répondit-elle; si vous cessiez jamais de m'aimer, mon cœur cesserait de battre et je mourrais aussitôt; vous êtes plus que ma joie, plus que mon bonheur, vous êtes ma vie, Luis; si vous me manquiez tout me manquerait.

— Enfant, chassez ces idées folles qui jamais ne se réaliseront, mais ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce donc ? fit-elle curieusement.

— J'ai encore quelque chose à vous remettre.

— Quoi donc ? s'écria-t-elle vivement.

Il retira de sa poche une clef microscopique délicatement ciselée, et la lui présentant :

— Ceci, lui dit-il en riant.

— Cette clef ? dit-elle avec surprise.

— Oui, chère aimée, répondit-il, en la lui mettant dans la main.

— Elle est fort jolie, reprit-elle en le regardant d'un air interrogateur.

— Cette clef, reprit-il en riant, ouvre un coffret en argent ciselé, œuvre de quelque merveilleux artiste du seizième siècle, peut-être de Benvenuto Cellini lui-même, et qui seul est d'un très grand prix.

— Oh ! fit-elle avec une surprise croissante, que renferme cet admirable coffret ?

— Ah ! voilà ! je l'ignore !

— Comment, vous l'ignorez ? reprit-elle de plus en plus étonnée.

— Complètement.

— Vous plaisantez, Luis ?

— Pas le moins du monde, ma chérie; je suis comme vous dans la plus complète ignorance.

— Oh ! oh ! voilà qui est bien mystérieux, cher Luis ?

— N'est-ce pas ?

— Dame ! vous comprenez, Luis, je ne sais pas si je dois...

— Rassurez-vous, ma chère Mercedes, ce secret que vous devez respecter comme je l'ai fait moi-même, n'a rien d'effrayant ni de terrible pour nous; ce coffret vous est offert par le señor don Agostin de Sandoval; il désire, remarquez bien, c'est une simple prière qu'il vous adresse par ma bouche, il désire, dis-je, que vous n'ouvriez pas ce coffret avant demain matin, au moment où vous commencerez votre toilette de mariée.

— Voilà qui est bizarre, cher Luis, et vous pensez ?...

— Que vous devez obéir, ma chérie, j'ai accepté en votre nom et au mien, mais à une condition.

— Voyons cette condition, Luis, vous êtes tout confit en mystères aujourd'hui.

— Mais non, puisque je vous les explique, ma chérie ?

— Pas tous; répondit-elle en lui montrant la clef en riant.

— C'est vrai ! dit-il.

— Voyons la condition ?

— C'est que après-demain, nous commencerons nos visites de nocce, par don Agostin de Sandoval, et que nous prolongerons cette visite pendant une quinzaine de jours; ratifiez-vous cet engagement, ma chère aimée ? ajouta-t-il en lui baisant tendrement la main qu'elle lui abandonnait.

— Oui et avec joie, mon ami, répondit-elle vivement; je serai heureuse de voir et de connaître votre nouvelle famille.

— Et vous n'ouvrirez pas le coffret avant demain matin ?

— Je ne l'ouvrirai pas; je vous le promets, Luis.

— Humph ! votre charmante tête va furieusement travailler d'ici là ?

— Pourquoi donc cela, señor ? dit-elle en riant.

— Dame ! je ne sais moi, mais les femmes sont fort curieuses, dit-on ?

— Vous êtes un méchant, Luis, vous me peinez cela !

— Oh ! des menaces à votre mari !

— Halte-là, vous ne le serez que demain, j'ai le droit de vous tenir tête encore !

— C'est vrai, je passe condamnation, mais vous penserez souvent à ce coffret d'ici à demain.

— Vous vous trompez, Luis, je ne m'en occuperai pas le moins du monde, j'ai bien autre chose à faire.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 103.)

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRE est démeublé aux Nos. 19 & 21 rue Ste. Thérèse, (en haut.)

## UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

ou

EXILI L'EMPOISONNEUR

XI

LE CIMETIÈRE DE LA BASTILLE

— Il ne faut pas lui en vouloir de perdre son temps ; mur mura Olivier ; à chaque pierre qu'il ramasse et qu'il lance, c'est deux pelletées de moins qu'il soulève ; c'est autant de gagné pour nous.

L'homme, à ce moment, s'était relevé ; appuyé sur sa bêche, il regardait quelque chose que les deux guetteurs ne pouvaient apercevoir.

— Les guichetiers arriveraient-ils déjà avec leur sinistre fardeau ? demanda tout bas Cosimo.

— Non, dit Olivier, je vois, c'est le gentilhomme dont le marquis parle dans sa lettre, il se dirige du côté du fossoyeur.

— Je le vois aussi, dit Cosimo, mais je ne le connais pas, et cependant je n'ai oublié le visage d'aucun ami de mon maître.

— Et des ennemis ?

— Non plus, c'est la première fois que je vois ce visage.

Un gentilhomme vêtu à la dernière mode, si merveilleusement habillé qu'il semblait se rendre à quelque fête, traversait la clairière et se dirigeait vers le fossoyeur ; de crainte de tacher ses talons du plus beau carmin et de souiller de poussière ses bas et les boucles de ses souliers, il marchait avec précaution, enjambant avec soin les fosses fraîchement fermées.

À la vue d'un seigneur si magnifique, il semblait tout naturel que le fossoyeur se découvrit respectueusement et attendit ses ordres.

Loin de là, lorsque l'étranger ne fut qu'à quelques pas, il reprit son sifflet interrompu et se remit à remuer la terre avec une sorte de fureur.

Le gentilhomme s'arrêta, un peu surpris de cet accueil. Il prit le premier la parole.

— Mon ami, dit-il, vous faites là une triste besogne.

Le fossoyeur haussa les épaules, et regarda en face celui qui lui parlait.

— Pourquoi triste ? demanda-t-il.

— Je la croyais telle, reprit le gentilhomme en souriant, et pour tout le monde elle a cette réputation.

— Je le sais, monsieur, dit le fossoyeur en se reposant sur sa bêche, on trouve notre métier lugubre ; mais quel est donc le vôtre ? Vous êtes homme d'épée, à ce que je crois, mon gentilhomme ; lorsque vous êtes à la guerre, pensez-vous faire une besogne bien plus gaie que la mienne ?

— Est-il donc si réjouissant de trouer des poitrines, de fendre des têtes, de casser des bras et des jambes ?

Cela me répugnerait à moi, qui ne suis qu'un manant, et je n'ai jamais pu comprendre qu'on s'en fit un honneur.

J'en suis encore à me demander comment il y a des hommes qui osent avouer tout haut que leur métier est de tuer les autres hommes.

Vous faites des cadavres, monsieur, moi, je leur creuse une dernière demeure ; à tout prendre, j'aime mieux ma besogne que la vôtre.

Ces paroles sembèrent plonger le gentilhomme dans la stupefaction, puis il se mit à rire.

— Un fossoyeur philosophe, fit-il entre ses dents, c'est, ma parole, merveilleux ! Le drôle mériterait cent coups de bâtons... Enfin j'ai besoin de lui en ce moment.

Le travailleur avait repris sa bêche, le gentilhomme fit quelques pas comme pour rebrousser chemin, puis il s'arrêta : évidemment il hésitait à prendre une résolution.

De leur cachette Olivier et Cosimo avaient beau prêter l'oreille, ils n'entendaient rien.

L'étranger cependant se ravisa. Il revint près du fossoyeur.

— Mon ami, lui dit-il, je viens de réfléchir à vos paroles, je les trouve si pleines de sens, que je suis presque de votre avis : tant de raison dans un homme de votre condition me surprend, et, par ma foi ! j'en suis si aise, que je veux que vous acceptiez le louis que voici pour boire à ma santé.

Le fossoyeur regarda fixement cet inconnu qui venait ainsi faire des générosités dans un cimetière ; il semblait indécis s'il accepterait ou non ; on lisait une question sur ses lèvres.

Mais le louis d'or brillait terriblement ; le fossoyeur tendit sa main terreuse.

— Et allons donc ! s'écria le gentilhomme, aviez-vous peur qu'il ne fût pas de bon aloi ? C'est égal, continua-t-il en souriant, vous faites une triste besogne.

— Pas si triste que vous croyez, mon gentilhomme.

— Eh bien ! là, franchement, dites-moi pourquoi elle ne vous paraît pas ains.

— C'est que je creuse la fosse d'un prisonnier, et que prison pour prison...

— Eh bien ?

— Je préfère une tombe à la Bastille.

Le gentilhomme tressaillit comme pris d'un frisson subit ; le fossoyeur s'en aperçut.

— Sur ce point encore vous paraissent être de mon avis, monsieur, et ce nom de Bastille ne semble pas vous être particulièrement agréable.

— Je le confesse.

— En connaissez-vous donc l'intérieur ?

— Assez pour préférer la prison que vous préparez là.

— Hein, que disais-je ? reprit le fossoyeur ; c'est moi qui délivre les malheureux.

Ainsi, je suis sûr que celui qui va venir tout à l'heure me bénira au fond de son cercueil.

Ce fut presque un tressaillement qui agita cette fois le gentilhomme ; un nuage sombre passa sur son front, ses lèvres se contractèrent.

— On va donc ce soir même enterrer un prisonnier ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— J'attends les guichetiers qui doivent apporter son cercueil ; ils ne tarderont pas à venir.

— Eh bien, je reste. Je ne serai pas fâché d'assister à cette funèbre cérémonie.

Je veux voir ce qui serait advenu de mon corps si j'étais mort dans mon cachot.

— Et dire une prière sur la tombe du défunt, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, je prierai volontiers.

— Alors, monsieur, si telle est votre intention, vous ferez bien de vous éloigner.

— Pourquoi cela ?

— Parce que votre présence pourrait inquiéter les guichetiers. On a vu quelquefois des familles prévenues, on ne sait comment, de la mort d'un de leurs parents ; prisonnier à la Bastille

Alors, ces familles voulaient au moins ravoïr le cadavre de celui qu'elles avaient aimé vivant, pour le porter dans quelque sépulture de famille, ou même pour l'ensevelir de leurs mains, afin de pouvoir marquer la place et y venir prier quelquefois.

— Et, alors, qu'arrivait-il ?

— Alors, un frère, un ami, un fils venait, qui guettait le moment de l'inhumation et marquait la place ; puis, les guichetiers retirés, ce fils, cet ami, ce frère, aidé d'un valet, comme je suppose que vous en avez un, se hâtaït de soulever la terre, retirait le cercueil et s'enfuyait comme un voleur, emportant le corps que la justice du roi n'avait pas voulu lui rendre.

— Ah ! cela se pratique ainsi ?

— Oui, monsieur, j'en suis aperçu plusieurs fois, je n'en ai jamais rien dit.

C'est d'ailleurs si facile : moi parti, nul ne veille sur le cimetière jusqu'à demain ; les gens du quartier font un détour plutôt que de passer dans le voisinage, et là, tenez, de ce côté, il y a un mur une brèche qui vaut une porte.

A chacune de ces paroles, qui semblaient comme un avortissement ou un conseil, le gentilhomme tressaillait involontairement sous le poids d'une émotion trop forte ; il était clair que le fossoyeur croyait avoir affaire à un des parents dont il parlait.

— Donc, monsieur, continua-t-il, suivez mon conseil, cachez-vous ; les guichetiers vont venir, et s'ils vous voyaient, peut-être prendraient-ils peur et mettraient-ils un soldat en faction, pour ensuite, demain, faire transporter la bière dans un autre endroit.

— Merci, mon maître, fit l'étranger, et sortant un autre louis de sa poche, voici pour vous, dit-il ; moi, je me cache.

— Comme vous pouvez voir, reprit en riant le fossoyeur, le trou n'est pas bien profond, et je suis trop fatigué pour le creuser beaucoup encore avant l'arrivée des guichetiers.

Le gentilhomme fit un geste de remerciement et en toute hâte gagna la partie boisée du cimetière, où il disparut bientôt ; le fossoyeur reprit ou fit semblant de reprendre son travail.

Cette fois, la conversation avait eu lieu à voix haute. Olivier et Cosimo n'en avaient pas perdu une syllabe.

— Nous savons maintenant, dit Olivier, que rien n'entravera notre entreprise.

— Oui ; mais si je suis rassuré sur ce point, un autre inquiète.

— Et lequel, mon vieil ami ?

— La présence de ce gentilhomme.

— Le marquis nous avait prévenu dans sa lettre.

— Peu importe, ses allures ne me rassurent pas.

— Moi, je dois avouer que je suis étonné de le savoir ici près, il vous prêtera main forte au besoin.

Cosimo ouvrait la bouche pour répondre, mais jetant par hasard les yeux sur l'espace vide, il fut comme pétrifié ; la voix s'arrêta dans sa gorge, et, n'ayant pas la force de parler, il saisit Olivier par le bras... Le jeune homme comprit.

Deux hommes, qu'à leur costume on reconnaissait aisément pour des guichetiers de la Bastille, s'avançaient.

Ils portaient une civière recouverte d'un lambeau de tapisserie noire ; sous la tapisserie se dessinait un cercueil.

— Arrivez donc, lambins ! leur cria le fossoyeur.

— Voilà, voilà ! répondit l'un d'eux, mais c'est que nous sommes fatigués.

— Il est diablement lourd, fit l'autre.

Ils étaient arrivés sur le bord de la fosse, la tapisserie fut relevée ; alors, balançant la civière d'un mouvement égal, les guichetiers envoyèrent la bière rouler à deux pas.

— Ouf ! firent-ils.

Le cercueil, en tombant, rendit un bruit sourd, qui retentit douloureusement dans le cœur d'Olivier.

— Les misérables ! murmura-t-il avec rage.

— Monsieur, de grâce, conjura Cosimo.

Les guichetiers avaient déposé leur civière.

— Voyons, fit l'un, il faut se dépêcher, pourtant.

— La fosse n'est guère profonde, dit l'autre ; puis s'adressant au fossoyeur : Ah ! paresseux ! on voit bien que c'est pour le compte de notre gouverneur que tu travailles ; le moindre bourgeois voudrait au moins trois pieds de plus...

— N'as-tu pas peur qu'il ne s'en sauve ?

— Non, mais il est capable de se plaindre de ce que son cachot est trop étroit.

Des éclats de rire accueillirent cette plaisanterie.

Dans leur cachette, Olivier et Cosimo se sentaient défaillir.

— Il paraît, dit le fossoyeur, lorsque l'hilarité fut un peu calmée et tout en aidant ses camarades à faire glisser le cercueil dans la fosse, que ce n'était pas un prisonnier huppé.

— Je ne le pense pas, répondit un guichetier, j'en suis sûr, je ne le connaissais pas.

— Allons, voilà qui est fait, aidez-moi à pousser la terre...

Tous nous connaissons ce bruit sinistre de la terre tombant à pelletées sur une bière ; tous, le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes, debout sur le bord de la fosse d'un ami, d'un parent, nous l'avons entendu ce bruit funèbre qui retentit dans l'âme comme le glas de l'éternité...

Que l'on juge donc de la douleur d'Olivier. Il savait, lui, que cette tombe se refermait, non sur un mort, mais sur un vivant.

Il ne put supporter ce spectacle, et sa douleur trouvant enfin un issue, il pleura.

Le vieux Cosimo, lui, était plus pâle qu'un cadavre, et Olivier, il avait détourné les yeux.

Enfin le silence leur apprit que tout était fini. Lorsqu'ils relevèrent les yeux, un petit monticule s'élevait, là où un instant avant il y avait une fosse.

Les trois hommes étaient debout et causaient de leurs affaires. Mais l'honnête fossoyeur, qui, plus d'une fois, avait tourné les yeux vers l'endroit où s'était réfugié le gentilhomme, attira vite sur autre chose l'attention des guichetiers.

— Camarades, dit-il, je paie une bouteille.

— Tope, répondirent-ils, chacun la nôtre.

Et ils s'éloignèrent.

Ils avaient à peine disparu, qu'Olivier voulut s'élançer, Cosimo le retint.

— Et le gentilhomme, monsieur, que vous avez oublié !

— Peu importe.

— Les ordres du marquis sont formels.

— Sa vie avant tout. Ne me retiens plus, Cosimo, malheureux, tu tués ton maître en ce moment.

— Non, j'y obéis... Eh ! tenez, le voilà, le gentilhomme, voyons ce qu'il va faire.

L'étranger était debout tout près du monticule de terre fraîchement remuée, qui seule indiquait la demeure dernière du prisonnier.

Il avait ôté son chapeau garni de plumes d'une richesse extrême, moins par respect pour le tombeau que pour livrer à la brise fraîche du soir son front. Plus près, Olivier et Cosimo auraient pu lire sur le front de l'inconnu un monde de sinistres pensées.

Plus isolé par son trouble, par les remords que par la solitude, son désordre se trahissait par des gestes presque furieux.

Imprudent ! il livrait son secret aux quatre vents du ciel, sans s'être demandé si près de là une oreille indiscrette n'allait pas le recueillir pour s'en servir plus tard comme d'une arme terrible.

— Ami, disait-il, tu es là, ô mon maître ! pour tous, mort ; pour moi, vivant...

Toi si fier jadis de ta science, qu'est devenue ta science ? Là, sous cette terre, ton cœur bat encore, mais qui entendra ses battements, sinon moi ?...

Imprudent ? comment n'as-tu pas deviné que ton élève, l'élève d'Exili l'empoisonneur, trahirait son maître, comme autrefois Judas !

Tu m'as donné la clef de la science, qu'ai-je besoin de toi, maintenant ? Tu ne m'as pas dit ton dernier mot, sois tranquille, je le trouverai.

Ah ! ah ! continua-t-il avec un éclat de rire sinistre, le vieux maître n'humiliera plus son élève ; le maître mort, l'élève commande à son tour, et désormais je suis seul maître du secret terrible de la mort.

Un instant encore il demeura immobile ; puis replaçant son chapeau sur sa tête et repoussant avec mépris la terre du monticule :

— Maître, dit-il en ricannant, si tu pouvais me voir à cette heure, tu m'admierais.

A ma place, tu ferais ce que je fais ; je ne veux ni un maître, ni un complice ; je suis digne de toi. Adieu, Exili, adieu ton élève Sainte-Croix te salue.

Et il s'éloigna sans détourner la tête, marchant à grands pas vers cette brèche que lui avait montré le fossoyeur.

Il était temps.

A contenir la fureur d'Olivier, les forces de Cosimo s'épuisaient.

Ni l'un ni l'autre n'avait entendu le monologue du gentilhomme ; à peine la brise apportait-elle à leurs oreilles quelques sourdes exclamations ; mais à ses gestes ils devinaient un ennemi.

Pour Olivier, pour Cosimo, il était évident que cet homme connaissait le secret terrible et qu'il repoussait du pied le marquis dans l'éternité.

Vingt fois Olivier avait voulu courir sur lui, l'attaquer et le tuer ; Cosimo l'avait retenu de force.

— Et le temps de la lutte, murmurait-il, ne serait-il pas, en admettant que vous sortiez vainqueur, ne serait-il pas encore du temps perdu ?

— Le misérable ! disait Olivier. Je le retrouverai.

Enfin l'étranger disparut sous les arbres.

D'un bond Cosimo et Olivier furent près de la fosse.

## ÉPILOGUE

### XII

#### RESSUSCITÉ

— Où, suis-je ?

Telle fut la première pensée qui surgit, au réveil, dans le cerveau troublé d'Exili.

Habitué à vivre dans l'obscurité, ses yeux étaient blessés par la vive lumière du jour, qui entraît à flots par deux hautes fenêtres.

Il se souleva péniblement et jeta un regard étonné sur les objets qui l'entouraient.

La pièce assez spacieuse dans laquelle il se trouvait, d'une décoration simple, avait un aspect presque monacal.

La couchette basse sur laquelle il reposait, une dormeuse, des sièges recouverts en cuir, une table à pupitre, un lavabo, un coffre en bois de cèdre, des livres rangés sur une tablette fixée à la muraille nue, en composait l'ameublement.

Cet examen sommaire terminé, il se dirigea d'un pas mal assuré à travers la chambre, ouvrit une des croisées et respira à longs traits l'air matinal qui rafraîchissait sa poitrine et donnait un jeu plus libre à ses poumons brûlés.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon et les oiseaux tapageaient dans les arbres d'un jardin dont il apercevait les cimes.

En face, s'élevait les toits bleus en trapèze des deux pavillons d'un hôtel qui, à en juger par son architecture, devait avoir été construit sous le feu roi Louis XIII.

— Où suis-je ?... se demanda encore Exili en passant la main sur son front.

Il me semble qu'un voile est étendu sur ma mémoire et obscurcit la lucidité de mes souvenirs...

Cependant je ne suis pas le jouet d'un songe, mon cerveau n'est pas sous l'influence morbide d'une illusion vaine, d'un mirage trompeur, d'une hallucination décevante...

Oui, j'étais prisonnier d'État, plongé dans l'ombre et noyé dans la lourde atmosphère d'un cachot de la Bastille.

Je me souviens !... Je me souviens !...

Je ne rêve pas !...

Olivier est venu !...

Cette chambre de bénédiction doit être la sienne... Je suis libre !...

Ah ! il y avait longtemps que je n'avais vu le soleil, respiré cet air subtil et pur, embaumé du parfum des fleurs, entendu chanter les oiseaux dans les arbres.

Autrefois aussi, plus loin, j'étais jeune, beau, riche, noble, aimé, sous le ciel élément et doux de l'Italie.

Mes palais baignaient leurs pieds blancs dans les flots bleus du Tibre, de la mer de Naples et de l'Adriatique.

Mes villas miraient leurs colonnades et leurs fantômes de marbre dans le miroir des grands lacs de Come et de Garde.

J'étais le roi de ces paradis terrestres.

O ma jeunesse, ma beauté, ma fortune, mon nom et mon honneur, ma force, mon amour et ma liberté, oui, j'ai donné tout cela pour les faveurs amères d'une divinité morose, implacable et jalouse.

O science, maîtresse inexorable, que tes amants n'apaissent que par des hécatombes, qu'as-tu fait pour moi, qui t'offrais en holocauste des victimes humaines ?

Que m'as-tu donné en échange ?

Quelques secrets qu'un enfant apprendra un jour sur le banc des écoles.

Et toi, Mort, pâle sœur de la Vie, toi qui n'as jamais trahi, toi dont je porte les sinistres couleurs, toi qui m'as vu passer de l'ombre de mon laboratoire à l'obscurité d'une prison et à la nuit de la tombe, pourquoi ne m'as-tu pas gardé dans tes bras où je m'étais endormi ?

Me voilà donc vieilli, humilié, vaincu comme un ange rebelle au pied du maître.

O Dieu, il ne te faut autre chose que le joyeux cantique de ces oiseaux chanteurs, mélodies aériennes de tes artistes ailés, pour



confondro l'orgueil de celui qu'on appelle le Maître des poisons, pour faire couler des larmes de son oeil qui n'a jamais pleuré ?

— Toi qui vois ce que j'étais et ce que je suis devenu, toi qui connais ma vie perdue et désenchantée, donne-moi le calme de l'esprit, le repos du cœur et la paix de l'âme.

— Permets-moi d'oublier le passé, laisse-moi ressaisir l'espérance avec la liberté, puisque tu me l'as rendue, et l'amour de mon enfant d'élection, puisque tu l'as envoyé pour me sauver.

— Oui vous êtes libre, et voici votre fils ! dit une voix joyeuse, sonore et vibrante.

— Olivier !...

— Mon père !...

Exili voulu s'élançer, mais ses membres, encore engourdis par sa terrible expérience, trahirent sa volonté.

Olivier le regarda chancelant dans ses bras, et le tint embrassé dans une longue étreinte, puis, le soulevant comme un enfant, il le déposa doucement étendu sur les coussins d'une dormeuse.

À ce moment, le regard d'Exili rencontra celui de Cosimo, debout sur le seuil de la porte, dans une attitude respectueuse.

— Et toi, mon vieil ami, ne viendras-tu pas m'embrasser aussi ?

— Monsieur le marquis est toujours généreux, répondit Cosimo en s'agenouillant pour recevoir l'accolade de son ancien maître.

— Lequel est aujourd'hui l'obligé de l'autre ? dit Exili avec un sourire lumineux, qui éclaira une seconde sa physionomie sévère, avant de s'éteindre comme un éclair fugitif.

— Je vous dois tout, maître, et vous ne me devez rien.

— Ne l'écoutez pas, mon père, interrompit Olivier avec sa vivacité juvénile. Sans lui, j'aurais tout compromis par ma folle précipitation.

— C'est la vertu de ton âge, mon fils.

— Mon imprudence irréfléchie a failli tout perdre ; mais j'espère que cette leçon suffira et je me sens maître de moi comme de ma pensée.

— C'est le premier secret pour être celui des autres, ajouta Exili de sa voix musicale, mais ne m'imites pas, Olivier, je vois trop bien aujourd'hui que l'homme qui veut faire l'ange fait la tête.

— Si ces paroles sortaient d'une autre bouche que la vôtre, je percerais la langue qui les aurait prononcées d'une aiguille rouge, comme celle d'un blasphémateur.

— Dis-moi, Cosimo, reprit Exili sur un ton plus voilé, n'as-tu pas encore, dans quelque coin, un flacon oublié de cette élixir qui donne la force au bras, l'éclair aux yeux et la joie au cœur ? Tu hésites ?

Le vieux serviteur fit un geste indécis, qui pouvait être interprété comme une réponse.

— Je te comprends...

— Je sais que la réaction est égale à l'action, et que les heures de vitalité artificielle comptent double ; mais cet élixir m'aidera à dissiper les dernières vapeurs de ma longue léthargie...

Je boirai à la santé d'Olivier.

— Que votre volonté soit faite... Il faut vous obéir à tous deux comme aux enfants gâtés, dit Cosimo en ouvrant un coffre.

Il en tira un flacon plat, recouvert d'une armature métallique, et dévissa le bouchon de cristal qui en fermait hermétiquement l'orifice, puis il remplit un verre de la liqueur, semblable à de l'or en fusion, qui jetait un feu de topaze, et le présenta silencieusement à son maître.

Exili le vida d'un seul trait.

Au bout d'une minute, ses membres raidis recouvrèrent leur souplesse et leur élasticité, son visage prit une teinte chaude et vermeille, un sourire voltigea sur ses lèvres, et son oeil étincela de l'insupportable éclat du diamant noir.

— Je sens la vie qui me redonne son étreinte.

Qu'en dis-tu, Cosimo ? ajouta-t-il en se dressant devant lui, comme sous la pression d'un ressort caché, et en posant la main sur son épaule.

— Je dis que vous voilà jeune jusqu'à ce soir.

— Il s'agit maintenant de m'habiller.

— Ce n'est pas difficile, et nous avons songé à cela.

En un tour de main, Cosimo revêtit son maître d'une chemise de batiste à manchettes de dentelle, d'un justaucorps et d'un haut-de-chausses en velours noir, agrémentés de rubans et d'aiguillettes en satin bleu ciel. Des bas de soie noire et des souliers à hauts talons rouges complétèrent ce costume élégant et sévère.

La toilette de son maître achevée, il se mit en devoir de raser ses cheveux, qui tombait sur ses épaules, puis sa longue barbe noire qui descendait jusqu'à sa ceinture, à l'exception de la moustache, fine et soyeuse comme un adulte.

Cette double opération terminée, il posa sur sa tête une perruque bouclée, sur la perruque un chapeau à plumes, lui présenta une canne d'ébène à pomme d'ivoire, et recula d'un pas, comme un artiste en face de son œuvre.

Exili se pencha de bonne grâce à son examen, et, se regardant à son tour au miroir, il parut satisfait de sa métamorphose.

(A CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

Le Bureau du FEUILLETON ILLUSTRÉ est déménagé aux Nos. 19 & 21 rue Ste Thérèse, (en haut.)

## INFORMATIONS

Nos abonnés voudront bien se rappeler que le mois de Mars expiré, l'abonnement est de 50 par cent plus cher. Voyez les conditions sur la dernière page.

Nous engageons nos souscripteurs qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année dernière à le faire immédiatement, car pour peu que cela continue, nous serons forcés de leur discontinuer l'envoi du journal et de remettre leur compte à notre collecteur.

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE.,

Édité 1881, B. de P., Montréal.

Nos. 19 & 21, rue Ste. Thérèse.